

# Pris dans la toile de Mordecai Richler

Injustement méconnue en France, l'œuvre de l'écrivain canadien, mort en 2001, est aujourd'hui retraduite. A commencer par le magistral « Solomon Gursky », saga d'une famille juive sur plus d'un siècle



ANNE-GAËLLE AMIOT

NICOLAS WEILL

Imaginez une pelote multicolore tout emmêlée, et l'écrivain Mordecai Richler (1931-2001) en chat à la fois matois et magicien, tirant les fils pour bâtir l'épopée d'une famille juive au Canada, du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1970. Vous aurez une idée de ce qu'est *Solomon Gursky*, cet ouvrage majeur d'un romancier à la fois drôle, féroce et généreux. Insuffisamment connu en France, aussi, où l'œuvre provocatrice tous azimuts de ce juif de Montréal a longtemps été éclipsée par celles des Américains Chaim Potok, Saul Bellow ou Philip Roth. L'ouvrage écrit en 1989 avait déjà été traduit de l'anglais (Calmann-Lévy, 1992), mais la version française que proposent aujourd'hui les Éditions du sous-sol nous vient du Québec, où l'éditeur Boréal a entrepris une nouvelle traduction des fictions et des essais de l'auteur.

Par son désordre contrôlé, avec sa structure en kaléidoscope, *Solomon Gursky* est sans doute le roman le plus ambitieux et le plus achevé de Richler. A force de retourner les situations en tous sens, le lecteur finit par obtenir l'image ample d'une famille d'immigrants juifs est-européens, venus s'implanter très loin de l'Orient, dotés d'un vouloir-vivre obstiné et n'hésitant pas à emprunter les sentiers frauduleux si nécessaire.

Aucune génération n'est là pour racheter l'autre. L'ancêtre, Ephraïm, escroc de profession, maniant le surin comme les belles paroles, fait un pas de géant d'un Londres à la Dickens vers le Grand Nord. Il convertit les Inuits à un judaïsme animiste dont il serait lui-même le dieu unique, avant de filouter des protestants mennonites anglophones en leur faisant miroiter la présence d'une mine d'or. Ses petits-fils installés à Montréal - Bernard le cynique, Solomon le flambeur idéaliste et Morrie l'artisan effacé - sont tous des bootleggers enrichis.

Pris en étau entre les communautés anglophone et francophone, le judaïsme de Montréal vibre dans cette saga avec son éclat et son timbre parti-

culiers. On le retrouve dans les expressions yiddish que Richler choisit tantôt de traduire, tantôt non, comme pour faire bisquer son lecteur, sans jamais le perdre. Parce que l'écrivain fait progresser l'action au fil des dialogues, on reconnaît aussi l'atmosphère typique du théâtre yiddish : mélange d'affirmation de soi et de burlesque, où plus les personnages avancent, plus ils sombrent dans l'alcool, le ridicule et, *horresco referens*, l'imitation du snobisme des riches « Anglais », ceux qui voyaient encore dans les juifs des années 1930 des « immigrants non privilégiés ». Une autoflagellation co-

**Par son désordre contrôlé, avec sa structure en kaléidoscope, ce roman est sans doute le plus ambitieux de l'auteur**

mique en guise d'identité fièrement assumée, voilà le secret de l'énergie qui se dégage de ce livre explosif.

Soyez sûr que, dans cet univers, nul ne trouvera grâce aux yeux du créateur. L'auteur est aussi impitoyable que son Ephraïm, imposant le jeûne de Kippour à sa tribu d'Esquimaux dans une contrée où les journées durent plusieurs mois ! De cette dynastie de parvenus et de flamboyants parias, Moses Berger, auteur sans grand succès, s'entête à percer le mystère en s'attachant à Solomon Gursky - le cadet bibliquement préféré à Bernard, l'aîné -, que l'on croit mort dans un accident d'avion. Mais la quête de Moses se perd dans l'alcool, et celui-ci préfère s'adonner à la pêche dans la région des Cantons-de-l'Est (sud du Québec), où il s'est retiré. Cela donne, au milieu du livre, un tableau particulièrement symbolique de l'écriture richliérienne, où le sarcasme va de pair avec l'amour des paysages et de la nature : une pêche à la mouche est racontée avec la précision technique

d'un connaisseur, tandis que les compagnons de Moses, en barbares qu'ils sont, font beugler du Frank Zappa à pleins décibels sur le lac.

Richler n'hésite pas à fourrer dans sa barque satirique toute une bibliothèque. Ephraïm devient une sorte de Jean Valjean grimaçant. Deux chandeliers dérobés à son protecteur déterminent son destin - mais son Mgr Myriel est un pasteur pédophile. Le même Ephraïm met la capitale britannique en coupe réglée à l'aide de deux prostituées irlandaises, avant d'être expédié au bagne, comme le « juif Fagin » de Dickens dans *Oliver Twist*, dont il prolonge le sort et redore le blason. Un corbeau vient jeter de toutes ses ailes noires et lustrées une ombre sur le roman, comme dans le poème d'Edgar Allan Poe, mais pour couvrir de sordides trafics. Et il y a même du *Moby Dick* détourné dans la description grotesque de l'explorateur Sir John Franklin (1786-1847), périssant avec les membres de son expédition dans le Nord-Ouest canadien, catastrophe très réelle, de laquelle Ephraïm réchappe presque seul, athlète atavique de la survie en milieu hostile.

Malgré l'art inimitable de Mordecai Richler pour exploiter et restituer les parlers argotiques des peuples et classes qui composent le Canada - « Moins un pays qu'un ramassis de descendants mécontents de peuples vaincus » -, le décryptage intégral des couches de figures historiques oubliées et de mondes perdus, accumulées dans ce livre, s'avère quasi impossible. Savoir faire vibrer quand même à nos oreilles la diversité des langues et la pluralité des univers au-delà du face-à-face du français et de l'anglais, voilà sans doute la plus grande réussite de ce parcours époustoufflant. ■

**SOLOMON GURSKY**  
(*Solomon Gursky Was Here*),  
de Mordecai Richler  
traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné,  
Le Sous-sol, 640 p., 24 €.

2

► La « une », suite  
Portrait de l'auteur de Solomon Gursky  
Entretien avec Sherry Simon



3

► Traversée  
Trois huis clos pour ouvrir l'imaginaire

4

► Littérature française  
Marc Trillard, Elisabeth Barillé

5

► Littérature étrangère  
Max Porter, Héctor Abad

6

► Histoire d'un livre  
Destins de l'eugénisme, de Paul-André Rosental



7

► Essais  
Dominique Iogna-Prat éclaire l'histoire de la ville médiévale

8

► Le feuilleton  
Eric Chevillard prend la route avec Catherine Lacey

10

► Les choix du « Monde des livres »  
Le meilleur de février

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

## Joy Sorman campe aux marges

Enquêtant à Paris sur les logements insalubres, Joy Sorman fait ce constat : les personnes qui y vivent ne veulent pas quitter ces lieux de détresse ; souvent, même, elles veulent y retourner. C'est l'une des choses qui apparaissent à la lecture de *L'Inhabitable* (Gallimard, « L'arbalète », 88 p., 11,50 €), le nouveau livre de cette talentueuse auteure.

Joy Sorman a observé les plafonds lépreux, les prises arrachées des plinthes, l'humidité envahissante, les cafards qui défilent sur les tuyaux, les rats partout chez eux et, au milieu, les enfants qui « mangent les murs », donc exposés au saturnisme... Revenant aux mêmes adresses à plusieurs années de distance, elle observe que, globalement, les promesses de la mairie ont été tenues. Mais, pour tous ceux qui occupent ces espaces en ruine, la perspective du relogement suscite l'angoisse. Car, comme le dit le vieux Ziane, qui vit depuis trente ans dans une piaule pourrie avec Amine, son compagnon de misère, « *ici on est bien et malheureux* ».

Vivre dans l'insalubrité, c'est vivre quand même, vivre dans et par la solidarité. Être relogé, c'est risquer la dispersion, perdre ses repères, ses amis, ses soutiens, devoir affronter seul des échéances interminables, des exigences désormais irréalisables, face auxquelles on est désarmé. Voilà pourquoi, malgré l'insistance des services sociaux, « *Fatima ne veut rien entendre, crèvera là avec ses pigeons* »... Voilà pourquoi, surtout, les damnés du taudis réclament moins un droit au relogement qu'un « *droit au retour* », la possibilité de revenir chez eux, dans leur bouge enfin rénové.

Joy Sorman rend justice à ces souffrances, à ces résistances. Elle décrit la réalité, telle ou telle « *situation un peu compliquée* », avec tact et loyauté. Dans ce livre comme dans les précédents, elle campe aux marges de l'existence et de l'écriture. Mais, dans celui-ci plus que dans les autres, on la sent comme en transit, cherchant son propre « *droit au retour* », une autre manière de s'installer dans le texte, d'habiter la littérature, pour renouer avec quelque chose de soi. ■

► Rencontre

Pierre Assouline, la tête et les jambes. Dans *Golem*, il imagine un joueur d'échecs aux capacités augmentées



impitoyable satiriste, l'auteur exerça sa plume aroie et cruelle a l'endroit de la communauté juive de Montréal, où il était né, autant qu'à celui des Canadiens anglophones et francophones

# Mordecai Richler, écrivain à l'encontre

NICOLAS WEILL

**U**n provocateur sans frein, un satiriste impitoyable, un Rabelais canadien moderne, à l'écriture profuse et encline à la cruauté drolatique. Voilà ce que fut Mordecai Richler, que l'entreprise de retranscription systématique lancée au Québec par l'éditeur Boréal permet de redécouvrir. Né à Montréal en 1931 dans un milieu juif orthodoxe, il a pour père un ferrailleur qui s'entend notoirement mal avec sa femme, Lily, et passe son enfance dans un quartier ouvrier de la métropole québécoise. Pour les juifs de cette ville, c'est une période de transition où, pris en tenaille entre les Canadiens anglophones et francophones de la ville qui se disputent les alentours du boulevard Saint-Laurent, ils forment une sorte de « ghetto » ouvert.

Durant l'adolescence du jeune Mordecai, ce ghetto atteint son apogée culturelle, avec ses quotidiens en yiddish, son théâtre qui remplit la salle du Monument-National, à l'intersection des rues Sainte-Catherine et Saint-Laurent – un des rares lieux de cohabitation entre juifs et Canadiens francophones –, ses cercles littéraires, ses poètes et ses écrivains, dont Abraham Moses Klein (1909-1972), le premier juif montréalais avant Richler à écrire en anglais et non plus en yiddish. Richler le portraiturera sans ménagement en 1989 dans *Solomon Gursky* sous les traits de L. B. Berger, étoile de son petit monde de progressistes, vivant pauvrement dans son appartement de la rue Jeanne-Mance et finissant par vendre son talent mal reconnu à Bernard Gursky, millionnaire enrichi grâce à la vente d'alcool, derrière lequel il n'est guère difficile de deviner l'un des membres de la dynastie Bronfman, qui règne sur la communauté juive montréalaise.

## Pas de nostalgie

L'atmosphère de ses jeunes années, Richler l'évoquera souvent dans ses nouvelles et romans, notamment dans *Rue Saint-Urbain* (HMH, 1969), mais aussi dans son dernier ouvrage, *Le Monde de Barney*, écrit en 1997 (Albin Michel, 1999). Cependant, la nostalgie et le pathos ne sont pas son fort. Pierre Anctil, un spécialiste du judaïsme montréalais de l'université d'Ottawa, le confirme: « Dans Mon père, ce héros [1955; Le cercle du livre de France, 1975], Richler dresse un portrait très négatif de son milieu. Il le décrit comme un monde étouffant qu'il veut à tout prix quitter. »

Les relations des Canadiens français avec la communauté juive ne sont pas

bonnes, et pour longtemps. Les premiers, dominés par un clergé dont ils ne s'affranchiront qu'au cours de la « révolution tranquille » des années 1960, traversés de courants nationalistes comme celui de l'agitateur pronazi Adrien Arcand (1899-1967), versent parfois dans un nationalisme à coloration antisémite.

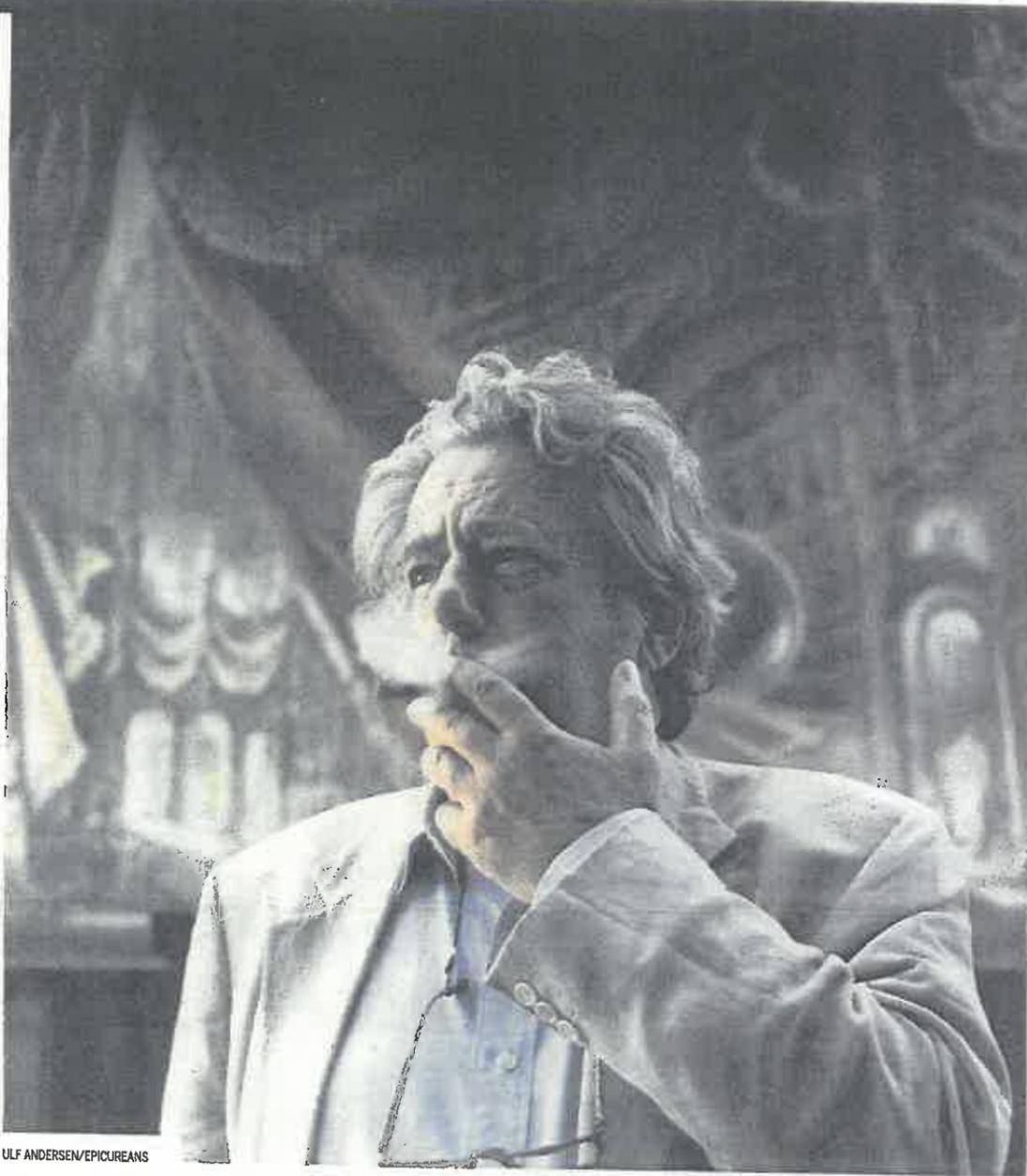
On ne s'étonnera donc pas de ce que Maurice Duplessis, le premier ministre du Québec entre 1936 et 1939 puis entre 1944 et 1959, ainsi que Camillien Houde (1889-1958), maire de Montréal qui combat la conscription en faveur des Alliés au début de la seconde guerre mondiale, figurent nommément et en bonne place au

pilon de *Solomon Gursky*. Le 27 mars 1942, une émeute se déclenche sous les yeux du jeune Mordecai aux cris de « A bas les juifs ! ». Exclut des écoles catholiques, les élèves juifs s'inscrivent dans les établissements protestants qui les accueillent. Et ils optent, comme Richler, pour l'anglais.

L'écrivain aura toujours la dent dure contre les indépendantistes dont il ridiculise dans moult pamphlets le séparatisme et les tendances à la victimisation. On trouve ainsi ce passage assassin et caractéristique dans *Solomon Gursky*: « Hélas, on ne reconnut le talent [du peintre] Martineau que des années après qu'il se fut suicidé, criblé de dettes, à Granby,

en 1948. Cet événement inspira d'ailleurs à un métaphysicien du Parti québécois, en 1970, un essai de premier plan intitulé Qui a tué Martineau? L'auteur y alléguait que c'était l'indifférence des anglophones qui avait assassiné le peintre et qu'il en serait ainsi pour tous les artistes québécois, les nègres blancs d'Amérique du Nord, jusqu'au jour où ils seraient libres de peindre dans leur langue. »

Dans *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (1959; Julliard, 1960), dont l'action se situe à Montréal dans les années 1940 et raconte l'ascension sociale d'un jeune homme sans scrupule, obsédé par l'argent et la spéculation immobilière, le



ULF ANDERSEN/EPIPUREANS

## Repères

**27 janvier 1931** Mordecai Richler naît à Montréal (Québec).

**1954** Premier roman, *The Acrobats* (non traduit). Il s'installe à Londres.

**1959** *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (Julliard, 1960).

**1972** Retour au Québec.

**1989** *Solomon Gursky* (Calmann-Lévy, 1992).

**1997** *Le Monde de Barney* (Albin Michel, 1999).

**2000** Il est fait compagnon de l'Ordre du Canada.

**3 juillet 2001** Mort à Montréal.

personnage d'Yvette la francophone, dont Duddy est amoureux, atténué quelque peu la charge de Richler (l'écrivain épouse d'ailleurs en premières noces une Canadienne française, Catherine Bourdreaux). Il réserve du reste ses plus vives attaques aux « siens », les juifs de Montréal, avec lesquels il a rompu toutes les attaches communautaires. Ceux qui ne savent pas percevoir la tendresse cachée sous le persiflage les ont bien sûr rapportés à la « haine de soi »...

Soucieux de fuir Montréal, source d'inspiration et repoussoir, scène trop limitée pour ses ambitions littéraires précoces, Richler a ainsi quitté à 19 ans son pays pour l'Europe, la France d'abord, puis Londres. Il ne reviendra dans la Belle Province qu'en 1972. A Londres, les débuts ont été difficiles et Richler, qui a travaillé pour le cinéma, finit par s'ennuyer de ne fréquenter en Angleterre que les milieux littéraires, alors que son lyrisme grinçant s'est tant nourri de la rue montréalaise.

A son retour, pourtant, Mordecai Richler s'installe avec Florence Mann, sa deuxième femme, et ses cinq enfants – autant que son héros Barney – non dans sa ville natale mais dans la région montagneuse des Cantons-de-l'Est, dans le sud du Québec. Un des personnages de *Solomon Gursky* se moque de son vieil ami, un écrivain en fin de parcours, en lui lançant: « En somme, tu n'auras pas été Tolstoï. » Richler, lui, comète toujours projetée hors de son orbite, en fut un à sa manière. Un Tolstoï de l'autodérision. ■

## « C'est un géant de la littérature juive nord-américaine »

Selon l'universitaire canadienne Sherry Simon, l'œuvre de Mordecai Richler peut se comparer à celle de Philip Roth

## ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR N. W.

**S**pécialiste de littérature comparée et de traduction, Sherry Simon, professeure à l'université Concordia (Montréal), explique les spécificités de l'œuvre de Mordecai Richler, et la situe dans le contexte nord-américain.

**Quelle place Mordecai Richler occupe-t-il dans les paysages littéraires anglophones canadiens et nord-américains ?**

Richler est un géant de la littérature juive nord-américaine. Son œuvre se compare à celle

d'un Philip Roth ou d'un Bernard Malamud. Cependant, elle n'a pas la profondeur de celle de Saul Bellow. La place de Richler est avant tout celle d'un satiriste. A travers sa virtuosité et son énorme intelligence verbale, l'écrivain visait tout le monde. Les juifs d'abord – son premier roman, brillant, *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (Julliard, 1960), a mis en rage une partie de la communauté juive, qui n'aimait pas voir exposées certaines pratiques qu'elle jugeait immorales...

Mais les Canadiens anglais et les Québécois étaient aussi sensibles. La modernité, le conformisme bien-pensant de son époque... Il prenait plaisir à se montrer grincheux, malcommode, également venimeux à l'égard de tous. Et il avait d'immenses

ressources pour manifester cette méchanceté littéraire.

### Par exemple ?

Il y a chez lui une très grande sensibilité à la langue de la rue montréalaise. Richler était un génie du mimétisme. Il avait un don fabuleux pour imiter le discours qu'il entendait autour de lui, ou même pour reproduire les manières d'une époque, y compris un demi-siècle plus tard, comme dans *Le Monde de Barney* (Albin Michel, 1999).

**Quel est le lien entre sa littérature et la scène montréalaise yiddish et juive – notamment avec l'écrivain A. M. Klein (1909-1972), caricaturé sous les traits de L.B. Berger dans « Solomon Gursky » ?**

Mordecai Richler n'avait pas beaucoup de liens avec la scène littéraire yiddish. Il s'agissait de deux voies parallèles. Comme Abraham Moses Klein, qui fut le premier à écrire en anglais, Richler avait des parents yiddishophones, mais, scolarisé en anglais, il s'est tourné immédiatement vers cette langue. A partir des années 1960, les écrivains yiddish se sont d'ailleurs retrouvés déphasés, en décalage avec la modernité, fidèles à leur langue maternelle à cause de leur âge ou pour des raisons idéologiques. Klein n'était pas yiddishisant non plus, mais il avait plus de liens avec sa communauté, qui l'admirait. Hélas, il avait eu le malheur d'accepter le poste de rédacteur des discours de l'homme d'affaires canadien Samuel Bronfman. C'est ce qui lui

a valu les foudres de Richler. Cela, et peut-être aussi ses rêves de réussite littéraire.

**Richler a fait scandale au point d'être taxé de « juif de la haine de soi » parce qu'il met en scène des bandits et des escrocs juifs...**

Il n'y a chez lui absolument rien d'antisémite. Aucune « haine de soi » non plus. Je le répète, Richler est un satiriste, un point c'est tout.

**En tant que spécialiste de la traduction, que pensez-vous de la nouvelle version en français ? Fait-elle enfin de Richler un auteur québécois ?**

On sait que la première traduction française du *Monde de Barney* était truffée de fautes – la « Stanley Cup » devenant la « tasse